

Article sélectionné dans

La Matinale du 17/04/2017 [Découvrir l'application](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e) (<http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e>)

« Glory » : farce politique à la sauce bulgare

Les cinéastes Kristina Grozeva et Petar Valchanov décochent une réplique grinçante de la comédie « Toni Erdmann ».

LE MONDE | 18.04.2017 à 06h45 • Mis à jour le 18.04.2017 à 07h34 | Par Jacques Mandelbaum ([journaliste/jacques-mandelbaum](mailto:jacques-mandelbaum@lemonde.fr))



Stefan Denolyubov (Tsanko, le personnage au centre qui retire son pantalon) et Margita Gosheva (Julia, à droite) dans « Glory », film de Kristina Grozeva et Petar Valchanov. URBAN DISTRIBUTION

L'AVIS DU
« MONDE » – À NE
PAS MANQUER

Continent à peu près invisible du septième art mondial, voici quelques années que le cinéma bulgare envoie aux cinéphiles des signes, certes éparés, mais d'une qualité suffisamment constante ([/cinema/article/2017/04/18/le-cinema-emerge-dans-le-pays-le-plus-pauvre-de-l-ue_5112761_3476.html](http://cinema/article/2017/04/18/le-cinema-emerge-dans-le-pays-le-plus-pauvre-de-l-ue_5112761_3476.html)) pour mettre la puce à l'oreille. *Eastern Plays* (2009) et *The Island* (2012), de Kamen Kalev, *Avé* (2012), de Konstantin Bojanov, *Sofia's Last Ambulance* (2012), d'Ilian

Metev, *The Lesson* (2015), de Kristina Grozeva et Petar Valchanov ([/cinema/article/2015/09/08/the-lesson-la-course-de-nadia-contre-la-montre-et-la-corruption_4748785_3476.html](http://cinema/article/2015/09/08/the-lesson-la-course-de-nadia-contre-la-montre-et-la-corruption_4748785_3476.html)), tous sortis en France, égrènent quelques beaux souvenirs de cinéma. Précis de déliquescence sociale, fable sur l'aliénation du désir, road-movie adolescent, documentaire apoplectique sur le système de santé, cas d'école dardennien, il y a déjà dans ce modeste échantillon trop de diversité pour tenter d'établir une typologie et c'est tant mieux.

Notons toutefois la ligne de basse du gros malaise social postsoviétique. Ce n'est pas *Godless*, de *Ralitz Petrova* ([/cinema/article/2016/08/14/palmars-tout-europeen-au-festival-de-locarno_4982589_3476.html](http://cinema/article/2016/08/14/palmars-tout-europeen-au-festival-de-locarno_4982589_3476.html)) (une jeune femme pille les personnes âgées dont elle s'occupe), Léopard d'or du Festival de Locarno en 2016, ou le documentaire *Et le bal continue*, de Gueorgui Balabanov (quid du bonheur bulgare ?), récemment découvert au festival Cinéma du réel, à Paris, qui diront le contraire.

Il en va de même de *Glory*, deuxième long-métrage de Kristina Grozeva et Petar Valchanov, qui sort en salle ce mercredi. Il s'agit d'une charge

C'EST UN VOYAGE

EN EXTRÊME-
ABSURDIE, PLEIN
D'UNE ODIEUSE
CRUAUTÉ ET
D'UNE COLÈRE
BOUILLANT À BAS
BRUIT

amèrement troussée contre l'impudence des gouvernants et le cynisme des communicants, laquelle présente le mérite supplémentaire d'être d'une épouvantable drôlerie. Tendant vers l'horizon du [Toni Erdmann](#), de [Maren Ade](#) ([/cinema/article/2016/08/16/toni-erdmann-mon-pere-persona-non-grata_4983174_3476.html](#)), et des [Lumières du faubourg](#), d'[Aki Kaurismäki](#) ([/cinema/article/2017/03/14/aki-kaurismaki-l-homme-est-fou-precisement-parce-qu-il-pense_5094092_3476.html](#)), c'est un voyage en Extrême-Absurdie, plein d'une odieuse cruauté et d'une colère bouillant à bas bruit, qui s'offre aujourd'hui aux spectateurs et électeurs français, lesquels voient a priori de quoi il retourne.

A l'instar de leur précédent film, *The Lesson* (une institutrice endettée devient la proie d'un mafieux sans scrupule), *Glory*, si incroyable que cela paraisse, est inspiré par un fait divers. A quel point ? On l'ignore, mais voici en tout cas comment le film le romance, avec le bon cantonnier Tsanko en saint dindon de la farce. Lequel, de bon matin – clé géante en main, marcel sur le dos, chevelure poivre et sel volant au vent, l'air de porter la terre sur ses épaules –, sort de son gourbi et s'en va vérifier méthodiquement les boulons de la voie ferrée.

Or, la balade somnambulique du Christ ferroviaire tourne ce jour au miracle. Sous forme d'un billet de banque voletant à sa rencontre, suivi de quelques camarades, puis bientôt du sac lui-même, mystérieusement abandonné sur la voie, source ventrue du trésor. On sait, dans 99 % des cas filmiques, ce qu'il advient du subterfuge, qui lance, histoire de rire, aux basques de l'innocent aux mains pleines quelques mafieux sans scrupule. *Glory* n'est pas fait de ce bois. Plus retors, il nous montre Tsanko, être humain socialement et psychologiquement en retrait mais fonctionnaire impeccable, rendre recta le magot à sa tutelle.

Lire la critique de « Roseville » : Cinéma d'horreur à la sauce bulgare ([/cinema/article/2016/10/31/roseville-cinema-d-horreur-a-la-sauce-bulgare_5022916_3476.html](#))

Comédie atroce

C'est ici que la comédie atroce s'enclenche, grâce à l'entremise d'un nouveau personnage, qui n'est autre que la conseillère en communication du ministre des transports. Julia, belle quadragénaire tirée à quatre épingles dont les dents rayent le parquet, est le spécimen moderne du cynisme porté à une dimension stratosphérique et de la politique passée tout entière au service du (mauvais) spectacle. L'idée lui vient donc naturellement d'utiliser le péquenaud Tsanko, qui n'a droit en réalité qu'à son plus profond mépris, pour promouvoir l'éthique des fonctionnaires du ministère des transports et, partant, la réputation de son ministre et sa propre carrière.

LES ACTEURS
MARGITA
GOSHEVA ET
STEFAN
DENOLYUBOV
INTERVERTISSENT
LES RÔLES QU'ILS
TENAIENT DANS
« THE LESSON »

Le cirque qui s'ensuit est inénarrable, formidablement interprété par les acteurs Margita Gosheva et Stefan Denolyubov (qui intervertissent les rôles qu'ils tenaient dans *The Lesson*), subtilement écrit malgré la charge. Tournage d'une vidéo officielle avec un Tsanko bègue, remise de médailles absolument grotesque, gestion concomitante par la conseillère d'une fécondation médicalement assistée entre dix coups de fil, gestion plus délicate d'un mari réduit aux utilités, contrôle sur le feu d'un journaliste politique d'une chaîne trash qui est son ennemi déclaré, on en passe et des meilleures. L'essentiel se noue toutefois autour d'un détail d'une accablante trivialité.

La belle Julia, pour les besoins de la cérémonie, a ôté in extremis la montre personnelle de Tsanko, arguant que le ministre allait lui en remettre une neuve pour le récompenser de ses services. Or, il se trouve que, premièrement, Julia égare cette montre et ne veut pas le reconnaître, que, deuxièmement, celle-ci, une vieille Slava soviétique réputée pour sa robustesse, était le seul objet que Tsanko tenait de son père, que troisièmement la montre du ministre est non seulement hideuse mais ne fonctionne pas et que, quatrièmement, Tsanko entend à tout prix récupérer son bien. Sur fond de Slava (« gloire » en VO) perdue, voici donc une farce qui donne l'heure bulgare, très exactement entre le pire du passé (l'arbitraire soviétique) et le pire du présent (la dérégulation néolibérale).

Film bulgare de Kristina Grozeva et Petar Valchanov avec Margita Gosheva, Stefan



GLORY

KRISTINA GROZEVA - PETAR VALCHANOV

Un cheminot trouve un sac plein d'argent et... le rend à la police. Cette farce à l'italienne brosse un portrait burlesque et corrosif de la Bulgarie.



Peut-on être crétin à ce point? Tsanko, le cheminot, trouve sur la voie ferrée dont il a la charge un sac bourré de fric. Et que fait-il, cet imbécile? Il le rend à la police... Aussitôt surnommé «l'idiot de la nation» par ses confrères hilares ou médusés, il part à Sofia où un ministre doit lui remettre, en guise de récompense pour son civisme, une montre... qui s'arrête net au bout de vingt-quatre heures. Dans les péripéties burlesques de la cérémonie, Tsanko a perdu sa montre à lui, qui lui venait de son père. Il tente de la récupérer. Hélas il bégaie,

le malheureux, ce qui rend ses explications fumeuses. Mais quand bien même s'exprimerait-il comme Démos-thène qu'il se heurterait à l'indifférence de fonctionnaires je-m'en-foutistes, eux-mêmes englués dans un univers à la Kafka.

C'est la grande comédie italienne que vise le duo de réalisateurs bulgares: le héros semble sortir d'*Affreux, sales et méchants* d'Ettore Scola. Et les bourgeois ressemblent aux silhouettes que Dino Risi croquait si bien dans *Les Monstres*. Dans cette farce tragico-mique, la montre introuvable de Tsan-

Stefan Denolyubov campe un héros imbécile, perdu dans un univers à la Kafka.



On aime un peu



Beaucoup



Passionnément



ko devient le symbole du gouffre qui sépare, de plus en plus, les humiliés des puissants. A l'image de cette responsable des relations publiques qui, entre dix soucis (devenir mère, par exemple, avant qu'il ne soit trop tard) se fiche comme d'une guigne de ce bègue débile que le destin a mis sur sa route. Les malheurs de Tsanko intéresseraient bien un journaliste d'investigation, hostile au pouvoir en place, mais le comportement du cheminot gaffeur et maladroit l'exaspère, lui aussi. A quoi bon se battre pour un être aussi falot?

Il ne demandait rien à personne, et le voilà moqué, ridiculisé, rudoyé, battu. Les deux Bulgares ont l'humour rosse et le vitriol particulièrement efficace. Ils ont, visiblement, des comptes à régler avec leur pays, héritier d'une longue histoire de passivité: le dernier à avoir secoué le joug des Turcs, le dernier à être demeuré fidèle au «grand frère» soviétique... Mais leur propos dépasse la Bulgarie: c'est le récit logique et fatal d'un cave qui, soudain, se rebiffe. D'un mouton enragé.

— Pierre Murat

| Slava, Bulgarie (1h46) | Scénario: K. Grozeva, P. Vachanov, Decho Taralezkov. | Avec Stefan Denolyubov, Margita Gosheva, Kidotar Todorov.

CINÉMA

Rends l'oseille et tire-toi

Après *The Lesson*, les deux cinéastes bulgares poursuivent avec une comédie très noire le portrait de leur société.

GLORY,
de Kristina Grozeva et Petar Valchanov.
Bulgarie/Grèce, 1 h 41.

Il est 8 heures et des broquilles chez Tsanko le cheminot (Stefan Denolyubov). C'est ce qu'indique avec une ancestrale précision la montre à remontoir qu'il règle chaque matin. Comme chaque matin aussi, l'homme se rend à son travail sur les voies ferrées. Il y resserre des boulons à l'aide d'une énorme pince. L'été est accablant. Le soleil cogne droit sur la tête barbue et chevelue de Tsanko, dont le quotidien fait peu de place aux apparences. Son réveil a été agrémenté de ses modestes rituels, de la récurrence des affaires de corruption que la télévision livre dans sa cuisine. Un jour semblable aux autres paraît s'être levé sur la Bulgarie. Pas si vite.

Une célébration médiatique pour faire oublier un trafic de chariots

Voilà qu'en contrebas du talus, un Tsanko effaré tombe en arrêt devant un gros tas de billets de banque échappés d'un sac en plastique. Plus effarant encore, le brave homme prévient la police. Le voici promu héros national, gloire d'un ministère des Transports qui a deux-trois embrouilles à embrouiller. Notamment un trafic à grande échelle de chariots dans lequel la presse s'obstine à planter les dents. Très au-dessus du ballast sévit la belle et talentueuse Julia (Margita Goshcheva), responsable en chef des relations publiques du ministère mentionné. Il va lui incomber d'organiser la célébration médiatique de Tsanko, « fierté de l'État » en verbiage communicant. « *Imbécile de la nation* » d'après ses collègues de turbin, qui espèrent vainement leurs bas salaires en retard. Pareils aux chemins parallèles qui as-

surent la sécurité des rails, ces deux mondes ne pouvaient se croiser sans produire de catastrophe.

Tous les ingrédients de la comédie noire sont réunis par les deux réalisateurs pour ce deuxième volet de leur trilogie, inspirée cette fois encore d'une coupure de presse. Un cheminot remet de l'argent trouvé. Il est récompensé d'une montre qui, au bout de quelques jours, cesse de fonctionner. L'homme s'offusque.

Un univers où cynisme et prévarication s'abattent sur les sans-grade

À partir de ce point final, Kristina Grozeva et Petar Valchanov ont laissé libre cours à la constitution d'un univers où cynisme et prévarication s'abattent sur les sans-grade depuis le plus haut niveau. Où violence et manipulation triomphent derrière les écrans. Dans un premier temps, la confrontation entre un Tsanko que son bégaiement maintenait dans un sûr retrait et les rouages impitoyables de la puissance publique donne lieu à des séquences au burlesque doux-amer. Julia, préoccupée d'elle-même et de sa carrière à l'excès, offre quelques contrepoints comiques de la même eau. Mais la température va s'élever à mesure de la descente aux enfers de Tsanko, acharné à récupérer la montre héritée de son père qu'on lui a retirée du poignet au profit d'une arnaque. La peinture sociale versera dans les tons d'ecchymoses de la cruauté. Les deux comédiens principaux, déjà présents dans *The Lesson*, excellent à jouer de ce nuancier. Des plans fixes bien ajustés leur en ménagent le champ. Tsanko, au péril de son intégrité sans faille. Julia, que ses failles intimes fissurent mais n'éclairent pas. Feux de détresse. ●

DOMINIQUE WIDEMANN



LA CHRO
CINÉMA
D'ÉMILE
BRETON

La Fra
qu'un

RÉTROSPEC
À la Cinéma
(jusqu'au 29 av

La rétro
par la
qu'il e
plus import
effet, de 194
notamment
l'assistant de
de la société
ne trouvera
n'est pas po
gique » car,
une inquiéta
au *Trou* (19
nuits auprès
préparant u
souci de filr
au plus près

À portée,
un monde
passé à
retrouver c
découvrir.

dans la mor
charme amb
« gens ordi
(1947), à la f
de même ur
Et c'est pe
attendre si l

TICKET
D'ENTRÉE

FILM	SEMAINE	ÉCRANS	ENTRÉES	ENTRÉES/ÉCRAN	CUMUL
Fast & Furious 8	1	713	1 410 345	1 978	1 410 345
Baby Boss	3	603	505 000	837	2 268 002
Les Schtroumpfs	2	589	284 096	482	431 955
A voix haute	1	44	20 030	455	20 030
La Belle et la Bête	4	643	280 800	437	2 711 592
The Young Lady	1	109	43 197	396	43 197
Je danserai si je veux	1	68	25 059	369	25 059
A bras ouverts	2	609	202 733	333	614 136

«It's huge», comme dirait le toujours mesuré Donald Trump : le huitième épisode de *Fast & Furious* a battu le record du meilleur démarrage mondial en amassant 532 millions de dollars (497 millions d'euros) en trois jours d'exploitation sur 63 territoires. La franchise vroom-vroom carburant à l'astiquage frénétique de tout un tas de leviers de vitesse et à la destruction d'un maximum de bagnoles neuves double donc au virage le dernier méga-chiffre de *Star Wars : le Réveil de la force*. (SOURCE «ÉCRAN TOTAL», CHIFFRES AU 16 AVRIL)



Xolani, jeune ouvrier homo (Nakhane Touré, au premier plan), et sa troupe en route pour l'ukwaluka. PHOTO PYRAMIDE DIST.

«Les Initiés», à la recherche de nouveaux membres

A travers l'évocation d'un rituel traditionnel, John Trengove pointe l'hypocrisie de la société sud-africaine face à l'homosexualité.

Les *Initiés* nous plonge sans préambule au cœur d'une communauté dont on découvre peu à peu les rituels et les codes : l'ethnie des Xhosa en Afrique du Sud. Deux fois par an, ils pratiquent l'ukwaluka, un rite d'initiation traditionnel au cours duquel de jeunes garçons sont censés devenir de vrais hommes. Venant essentiellement de la campagne, ils se retrouvent pour l'occasion dans des campements isolés, initiés par des hommes plus âgés exerçant sur eux un pouvoir parfois abusif.

Tabous. Le film se centre sur l'un des initiateurs, Xolani, jeune ouvrier homosexuel qui retrouve à chaque ukwaluka son amant, un homme marié. L'initié dont il est chargé, Kwanda, est un citadin que l'on devine envoyé de force par son père. Il va s'affirmer de plus en plus insoumis à ces parangons de virilité qui se cachent pour faire l'amour entre eux, et qui l'humilient faute de pouvoir le posséder.

En évoquant ce rite initiatique secret et en y mêlant l'homosexualité, John Trengove s'attaque à deux tabous importants de la société sud-africaine. Le lien entre les deux n'a rien de forcé. Dans les faits, il est avéré par des témoignages d'initiés (dont le scénariste du film, Thando Mgqolozana, qui a déjà abordé la question dans ses romans). Et le cinéaste montre bien que cette tradition consiste notamment à constamment ramener les jeunes hommes à leur sexe, au sens propre comme au figuré : à l'affirmation de leur masculinité autant qu'à leur membre viril (l'ukwaluka commence par une circoncision pratiquée au rasoir en quelques gestes précis).

Dépassant la simple question des Xhosa, le film souligne le paradoxe de toute société patriarcale où l'homosexualité est désignée et combattue comme le tabou absolu (c'est encore le cas dans beaucoup de pays d'Afrique) tout en étant plus ou moins consciemment tolérée et entretenue dans la promiscuité de certains rites. On voit bien que l'homosexualité pose ici problème dès qu'elle dépasse le cadre du jeu initiatique et collectif imposé par la tradition (se résumant parfois à un «concours de bite» ancestral) pour se muer en désirs ou sentiments individuels. C'est cette hypocrisie qui scandalise

Kwanda, pour qui tout ça n'est au fond que de l'amour, étant même persuadé que le Christ et ses disciples devaient bien jouer à touche-pipi de temps en temps.

Constat. On peut être gêné par la mise en scène un peu trop saccadée de John Trengove, mais son parti pris de filmer caméra à l'épaule en se tenant très près des corps nous fait éprouver physiquement l'aspect à la fois très brutal et oppressant de ces rituels. Par ailleurs, le film étant interprété presque exclusivement par des non professionnels invités à reproduire pour la caméra des gestes qu'ils ont eux-mêmes pratiqués, le cinéaste à l'honnêteté de ne pas les écraser par une démonstration manichéenne. Le film relève plus du constat que de la condamnation, sans chercher à imposer au spectateur une vision uniforme. En témoigne la fin en deux temps qui indique les deux chemins possibles pour ces jeunes garçons : l'insoumission dans l'amour ou la violence nécessaire au maintien des traditions.

MARCOS UZAL

LES INITIÉS
de JOHN TRENGOVE
avec Nakhane Touré, Bongile Mantsai...
1h28.

«Glory», pécule par-dessus tête

Deuxième volet d'une trilogie bulgare, «Glory» est une fable édifiante qui s'inspire d'une histoire vraie autour d'un magot tombé du ciel.

À quand remonte le dernier film bulgare ayant marqué les esprits – fût-ce de manière subliminale – sous nos latitudes ? Silence dans les rangs (un point aurait été accordé pour *Eastern Plays*, 2010). Quelle qu'en soit son indéniable singularité, il y aurait toutefois quelque chose d'injuste à réduire la pertinence de *Glory* à son particularisme géographique tant, au demeurant, la parabole sociale revêt intrinsèquement une dimension quasi universelle. Écrit sous forme de fable, l'édifiant récit aurait pu s'intituler «le Cantonnier et la Fonctionnaire». Il met d'abord en scène un homme hirsute, dont l'impécuniosité n'aurait d'égalé que la probité, qui, un jour, trouve dans l'exercice de ses modestes fonctions (il resserre des boulons sur les voies ferrées) un amas de billets de banque.

Un véritable cadeau du ciel que, sans barguigner, il décide de... restituer à l'État. En retour, on organise en son honneur une petite cérémonie. Au cours de celle-ci, le gueux des champs est pris en mains par une chargée de relations publiques, condescendante et guère encline à la tergiversation, qui va égarer sa montre. Un objet sans autre valeur que sentimentale, que l'ingénu n'aura de cesse de récupérer. Enième variation du pot de terre contre le pot de fer, *Glory* oppose alors l'opiniâtreté d'un quidam bégue, dénué de toute arrière-pensée, aux rouages de l'appareil étatique graissé par la magouille et comme indifférent au sort d'individus qu'il ne considérerait qu'à des fins propagandistes.

Constatant sans chouiner le «défi quasiment insurmontable», pour des questions de financement, «de distribuer des films en Bulgarie, et plus particulièrement des films d'auteur», Kristina Grozeva et Petar Valchanov n'en prennent pas moins là leur bâton de pèlerin, trois ans après *The Lesson* qui leur avait ouvert pas mal de portes à l'export. Dans les deux cas, le tandem (passé par le journalisme et le docu) dit s'être inspiré de faits divers, a priori sans grand retentissement, découverts dans la presse. Un ultime volet, en gestation, viendra clore cette observation incisive des mœurs contemporaines, envisagée sous forme de trilogie.

GILLES RENAULT

GLORY de KRISTINA GROZEVA
et PETAR VALCHANOV avec Margita
Gosheva, Stefan Denolyubov... 1h41.



Crésus bulgare

Kristina Grozeva et Petar Valchanov tissent une fable décapante avec *Glory*.

PAR FRÉDÉRIC MERCIER



GLORY
de Kristina Grozeva et Petar Valchanov, avec Stefan Denolyubov, Margita Gosheva, Kiloar Todorov... Urban Distribution, Sortie le 12 avril

Un cheminot trouve sur une voie ferrée une somme d'argent considérable. Il décide de tout remettre aux autorités. Pour le récompenser, l'état offre à ce héros du peuple une belle montre en argent qui ne marche pas. Tandis que la responsable en communication du ministère des Transports égare la montre que lui avait donnée son père. Il décide de la récupérer tandis que pour effacer sa faute, la politicienne met en place une vaste campagne pour le calomnier et le faire passer pour un voleur. Débute une guerre sans merci entre les autorités et cet homme simple et sans famille, taciturne, bègue et donc incapable de s'exprimer. Récompensé aux Arcs, *Glory* part sur un canevas ingénieux qui rappelle autant le combat de David contre Goliath que *Crésus*, le seul film et chef-d'œuvre réalisé par Jean Giono : un homme peu instruit trouve de l'argent et ne sait pas quoi en faire. Comme Giono, les deux cinéastes bulgares lorgnent vers la fable : trajet d'un individu face à une réalité plus forte que lui et qu'il ne comprend pas. Le héros ne sait quoi faire de cet argent, il n'en a pas besoin et se montre même plutôt effrayé en le découvrant. *Glory* est un merveilleux film à l'ancienne, qui tire en douceur, sans effets de manche, sa force très puissante de son récit linéaire, de sa manière de semer sur le chemin de son héros des obstacles toujours plus extraordinaires qui révèlent les liens de compromission de l'état avec

la mafia locale. Comme Giono, le film ne manque pas d'humour, notamment dans sa peinture du capitalisme le plus aveugle. Les efforts prodigués par la politicienne pour se décharger de sa faute se heurtent à l'impassibilité du héros. Les deux cinéastes opposent avec rythme, et quelques beaux dialogues, les stratégies du discours le plus roué et ingénieux aux bégaiements et aux silences du héros. Ils opposent également le mépris de la femme d'affaires au désintérêt total de son héros pour elle. La caméra ne s'appesantit jamais avec lourdeur sur les situations. Au contraire, toute en mobilité, elle se promène dans les scènes et les décors d'une Bulgarie à la fois ultra moderne et très rurale, enregistre au passage quelques détails qui font mouche : la manière dont les fonctionnaires courent sans cesse, ne s'écoutent pas, obnubilés par leurs écrans et leurs téléphones. Très virulent à l'égard du système, le film ne manque pas de nuances humaines pour donner aux deux parties une incarnation crédible : aussi détestable soit-elle, la politicienne s'interroge sur la fécondation in vitro et sur les moyens de parvenir à obtenir un enfant, confondant de façon édifiante les moyens et les fins. Le héros est aussi sincère qu'agaçant à force d'être buté. Dans sa dernière partie, la fable se transforme en film noir et les deux auteurs se montrent d'une vraie habileté à orchestrer un final digne des polars les plus sombres.





GLORY

de Kristina Grozeva & Petar Valchanov.
Avec Margita Gosheva, Stefan Denolyubov...
Le 19 avril - 1h41

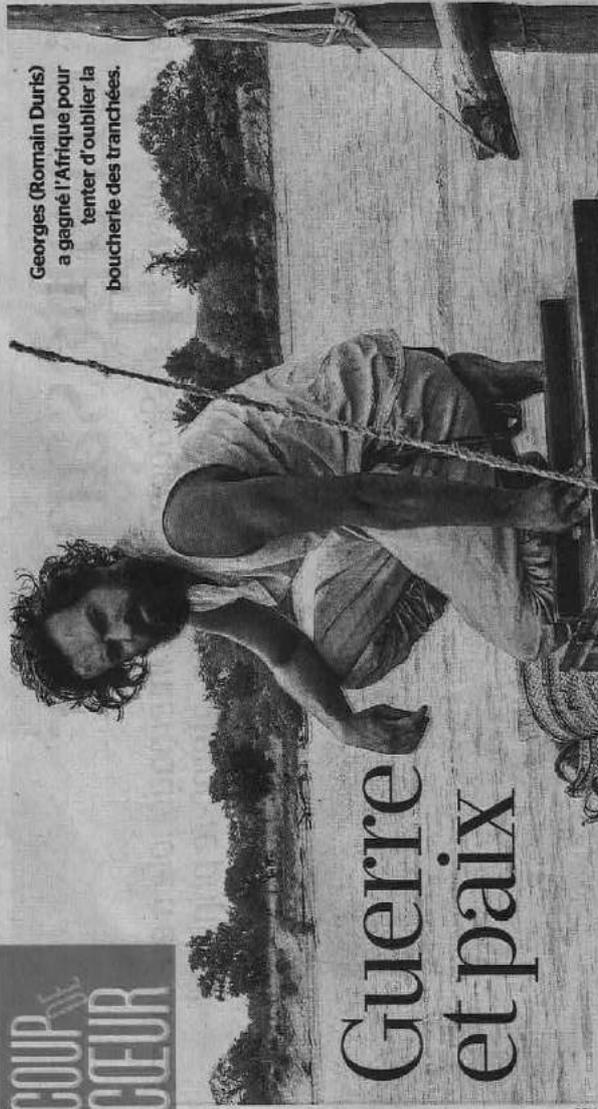
Tsanko, un cantonnier bulgare, découvre un sac rempli de billets de banque. Il décide de les rendre. L'état reconnaissant en fait un héros local et lui offre une montre. Quand celle-ci s'arrête, un duel s'engage entre Tsanko qui veut récupérer celle qu'il avait avant et une chargée de relations publiques...

Le combat du pot de terre contre le pot de fer reste une aussi formidable qu'inépuisable source de scénario. Kristina Grozeva et Petar Valchanov y ont puisé la source de leur troisième long-métrage. Comme *The lesson* (2014), leur opus précédent (une prof d'anglais quasiment à la rue tentait d'y piéger un élève qu'elle soupçonnait de vol), *Glory* est un conte moral sur la Bulgarie actuelle. À une nuance près lorsque la parabole tend vers une certaine comédie grinçante à l'italienne. Dans une direction différente de la plupart des récents films venus de l'Est, faisant le point sur des pays qui restent

déboussolés depuis la chute du communisme, *Glory* se rapproche de la tradition d'un Dino Risì ou d'un Pietro Germi en s'attachant à la tragédie d'un homme ordinaire. Tsanko est une incarnation parfaite d'une classe ouvrière dépassée par les événements, manipulée par un état sans foi ni loi. En l'occurrence, Julia, la chargée de relations publiques du ministère des transports, prête à tout pour accomplir sa mission : donner une image positive de ses employeurs, quitte à tomber dans la pure propagande et faire du brave cantonnier un pion dans la stratégie médiatique du gouvernement. Tsanko va s'avérer un cas plus délicat à manier que prévu, quand il va vouloir récupérer sa vieille tocante qui marchait parfaitement alors que la breloque offerte en remerciements, lors d'une cérémonie pompière, est rapidement tombée en rade.

Ces deux montres sont le symbole d'un pays à deux vitesses : celui de l'ouvrier vivant selon d'immuables habitudes et celui de la bureaucrate déjà acquise aux vertus du libéralisme et convaincue de leur bien-fondé. La belle idée de *Glory* est de mettre ces deux personnages en parallèle, les traiter également. Rejoignant le principe de *The lesson*, Grozeva et Valchanov ne veulent pas se limiter à un discours binaire opposant un Bon et une Méchante. Puisqu'il les filme dans un style naturaliste, dans une filiation avec les Dardenne, le duo de réalisateur sait qu'il ne peut pas se permettre de sombrer dans le simplisme, pour, au contraire, exprimer la réalité des zones grises de l'époque. Tsanko et Julia ne sont que les deux facettes d'une Bulgarie moderne. *Glory* vise à démontrer à quel point elles sont déconnectées, combien le dialogue ou simplement l'échange entre eux est devenu impossible. La part grinçante traverse le film jusqu'au final doux-amer montrant ces deux êtres irréconciliables unis dans le piège d'un système qu'ils n'ont pas vu venir. A.M.

COUP DE
CŒUR



Georges (Romain Duris) a gagné l'Afrique pour tenter d'oublier la boucherie des tranchées.

Guerre et paix

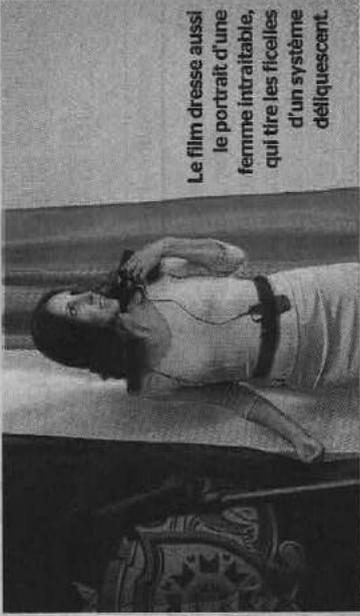
« **CESSEZ-LE-FEU** » Dans ce film poignant, Romain Duris incarne un vétéran traumatisé par la Première Guerre mondiale.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Georges (Romain Duris) a choisi d'oublier la boucherie des tranchées et la mort de l'un de ses deux frères en gagnant l'Afrique. Le deuxième, Marcel (Grégoire Gadebois), violoniste, rescapé des combats mais si traumatisé qu'il en est devenu muet, vit chez leur mère tandis qu'une spécialiste de la langue des signes (Céline Sallette) tente de le réconcilier avec la parole. Il y a pourtant un

soleil dans la vie de Marcel : les apparitions de la jeune Madeleine (Julie-Marie Parmentier). Un jour, Georges est de retour...
DES ACTEURS MAGNÉTIQUES
La France manque un peu de beaux films historiques à l'ancienne qui résistent avec souplesse et puissance à l'amidon des reconstitutions. Après Nicole Garcia et son « Mal de pierres », voici ce « Cessez-le-feu », premier

long-métrage d'Emmanuel Courcol, servi par une photographie remarquable et des acteurs magnétiques. Grégoire Gadebois y livre une partition exceptionnelle, égrenant dans son regard toutes les nuances de son personnage. Du grand cinéma.
PIERRE VAVASSEUR
« Cessez-le-feu », drame historique français d'Emmanuel Courcol, avec Romain Duris, Céline Sallette, Grégoire Gadebois, Julie-Marie Parmentier... 1 h 43.

Farce à la sauce bulgare



Le film dresse aussi le portrait d'une femme intraitable, qui tire les ficelles d'un système délirant.

Cantonnier bulgare pauvre et bègue, Tsanko élève ses lapins dans une bicoque. Un jour, il trouve un tas de billets de banque sur une voie ferrée et prévient la police. Empêtré dans un scandale de corruption, le ministère des Transports saute sur l'occasion pour faire diversion en faisant de Tsanko un héros national.

En guise de récompense, le cantonnier reçoit une montre... qui ne marche pas. Et Julia Stalkova, la redoutable responsable des relations publiques du ministère, égare la montre familiale du cantonnier (de la marque Glory). Malgré lui, Tsanko va se retrouver en lutte

avec des communicants cyniques et un gouvernement véreux qui, après l'avoir méprisé puis instrumentalisé, vont tenter de le broyer.
Farce politique amère, « Glory » brosse aussi le portrait d'une femme intraitable, qui tire les ficelles d'un système délirant. Souvent drôle, le film devient plus grave au fil de l'intrigue, jusqu'à un dénouement saisissant.

CATHERINE BALLE
« Glory », comédie dramatique bulgare de Kristina Grozeva et Petar Valchanov. Avec Margjita Goshcheva, Stefan Denolyubov, Kitodar Todorov... 1 h 41.



PROO

PROO

L'HONNÊTETÉ NE PAIE PAS

«GLORY», UN DRAME BULGARE QUI MONTRE LA DESCENTE AUX ENFERS D'UN MODÊTE CANTONNIER. RÉALISTE, SENSIBLE ET BURLESQUE AVEC STEFAN DENOLYUBOV, UN ACTEUR PRODIGIEUX.

PAR NATHALIE SIMON
nsimon@lefigaro.fr

Présumé en ouverture de la 17^e compétition européenne d'Arras Films, ce long-métrage a décroché l'Atlas d'or (grand prix du jury). Il est resté dans tous les esprits. D'abord en raison d'un scénario béton. Cantonnier solitaire et bègue, Tsanko Petrov (Stefan Denolyubov) ne s'intéresse qu'à ses lapins. Un jour, il trouve des billets sur la voie ferrée qu'il entretient. Il décide de les apporter à la police. D'abord considéré comme un héros,



GLORY
Drame
de Kristina Grozeva
et Petar Valchanov.
AVEC:
Margita Goshewa,
Stefan Denolyubov.
DURÉE:
1h41.

le marginal se retrouve pris dans un engrenage politico-médiatique kafkaïen. En guise de récompense pour son honnêteté, Tsanko Petrov a reçu une nouvelle montre, mais il ne songe qu'à récupérer celle de son père. C'est le début de sa descente aux enfers dans un milieu corrompu où les apparences ont force de loi. Dardenne bulgares, les réalisateurs Kristina Grozeva et Petar Valchanov s'étaient distingués avec un très bon premier film, *The Lesson* (2014). Leur cinéma rappelle aussi celui de Ken Loach pour la critique d'une société inhumaine à l'égard des sans-grade. Le duo part d'une réalité banale pour aboutir à une tragédie dont ni le protagoniste ni le public ne sortent indemnes. Il évite avec soin l'écueil de la commisération au profit d'un certain burlesque mêlé d'un sentiment de colère face à la bêtise d'un système. ■

DES HOMMES, DES VRAIS

SUR FOND DE RITE D'INITIATION, «LES INITIÉS» S'ATTAQUE AU TABOU DE L'HOMOSEXUALITÉ EN AFRIQUE DU SUD.

PAR ÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr

Avouons-le, avant de voir *Les Initiés*, nous ne savions rien de l'Ukwaluka. Ce rite d'initiation traditionnel pratiqué par l'ethnie xhosa en Afrique du Sud prétend transformer de jeunes garçons en hommes. Deux fois par an, des groupes d'adolescents quittent leur communauté et rejoignent des camps isolés où, durant plusieurs semaines, ils doivent obéir aux khankathas, les « instructeurs », des hommes mûrs. Ils vivent torse nu, une couverture autour de la taille. Dorment dans des huttes. Ils peuvent ensuite rentrer chez eux et accéder aux privilèges et aux responsabilités des hommes adultes. Tout commence par une circoncision. Un coup de rasoir. La scène ne montre rien d'indécemment mais ne laisse pas indifférent. Ce rituel est tabou, tout comme l'expérience de l'Ukwaluka. Il est défendu aux hommes xhosa d'en parler ouvertement. Nelson Mandela a bravé l'interdit et raconté son initiation dans son autobiographie, *Un long chemin vers la liberté*. Thando Mgqolozana en a fait le sujet de son premier livre, *A Man Who is Not a Man* (« Un homme qui

n'est pas un homme »). Le réalisateur John Trengove a fait appel au romancier pour écrire le scénario des *Initiés*. Le film de Trengove, cinéaste blanc qui met en scène des hommes noirs marginalisés, n'est pas un documentaire ethnologique. S'il décrit avec précision l'Ukwaluka dans les montagnes du Cap-Oriental, il fait le pari de la fiction. Un pari audacieux servi par de très beaux personnages.

L'ouvrier Xolani (joué par le chanteur Nakhane Touré, au regard doux et triste) participe comme chaque année aux cérémonies rituelles d'initiation d'une dizaine d'adolescents. L'occasion pour lui de retrouver Vija, khankatha comme lui, un copain viril et musclé, marié et chrétien. Les deux hommes sont amis et... amants secrets. Un flirt perturbé par la présence de Kwanda, le jeune initié dont Xolani est le tuteur. Kwanda, fils de bourgeois de Johannesburg, nouveau dans le nez et morgue de citadin qui goûte peu à la vie champêtre, est un gay décomplexé. Il perçoit le secret des deux hommes honteux, les provoque, les menace. De ce triangle masculin, on se doute qu'un drame peut advenir.

LES INITIÉS
Drame
de John Trengove.
AVEC:
Nakhane Touré,
Bongile Mantsai.
DURÉE:
1h28.

On pense au *Secret de Brokeback Mountain*, la romance entre cow-boys d'Ang Lee. Et aussi à *Moonlight*, de Barry Jenkins, Oscar du meilleur film cette année. D'un ghetto de Miami aux montagnes sud-africaines, l'homophobie ne connaît pas de frontières. La haine des autres et de soi détruit les hommes partout dans le monde. ■

LE
CARREAU
DU TEMPLE

JEUDI 27
AU SAMEDI 29 AVRIL

VIDEOBOX
FESTIVAL

ART VIDÉO

DE BRUITS ET DE MOUVEMENTS

HALLE

ENTRÉE LIBRE

ET AUSSI



TROIS FOIS JACQUES BECKER
Un rendez-vous d'avril à ne pas manquer, trois films légendaires de Jacques Becker réédités en copies restaurées : « Casque d'or », mélodrame flamboyant, « Touchez pas au grisbi », avec un Jean Gabin en truand seigneurial, et « Le Trou », évasion haletante. Rien que de l'excellent.



Le Cinéma

Glory

(Drôles de billets de train)

CANTONNIER pour les chemins de fer bulgares, Tsanko est passablement idiot, c'est-à-dire honnête. Alors que ses collègues siphonnent l'essence des wagons-citernes, il n'en profite pas. Et, lorsqu'il trouve sur les rails un sac bourré de billets de banque, il signale sa découverte aux gendarmes ! Voilà qui fait les délices de l'attachée de presse du ministre des Transports, en quête de reconnaissance comme son patron. Elle tient un héros. Une cérémonie met à l'honneur Tsanko, dont l'honnêteté est récompensée par une montre neuve. Hélas, cette camelote ne fonctionne pas, au contraire de sa vieille et précieuse montre Glory, qu'on lui a prise le jour du raout ! Un journaliste, qui veut dévoiler cette opération de com', le contacte et excite son mécontentement. Mais le cantonnier n'a pas les armes : il est bête. Dans cette opposition entre le pur et le factice, peut-il l'emporter ?

Dans « The Lesson », premier film d'une trilogie dont « Glory » est le deuxième volet, Kristina Grozeva et Petar Valchanov contaient déjà une histoire de résistance face à l'absurdité



administrative. Ici, c'est le cynisme et la corruption qui se dressent. Derrière cet humour noir slave, les auteurs ne renoncent pas à une visée morale. Julia, la communicante du ministre, possédée par son image et son portable, cherche en même temps à donner la vie et affronte les difficultés d'une fécondation in vitro.

Le pessimisme grinçant qui domine n'éteint pas la seconde d'émerveillement suscitée par la vue d'une simple échographie.

Jean-François Julliard

Les films qu'on peut voir cette semaine

Gold

Digne héritier d'une famille de chercheurs d'or du Far West, Kenny Wells touche le fond dans les années 80. Il mise ses derniers ronds - et ceux de quelques autres - sur une improbable mine qu'il va creuser au fin fond de la jungle de Bornéo grâce à un aventurier géologue. Le filon se révèle miraculeux, et Wall Street s'emballa.

Rappelant, par son rythme trépidant et sa roublardise, certains films de Scorsese, cette fresque de Stephen Gaghan s'inspire d'un authentique scandale financier survenu au Canada. De tous les plans, un Matthew McConaughey enlaidi apporte une conviction inouïe à son rôle de VRP alcool, aussi beau que grandiose, monstre de stress et de paillettes. - D. J.

Cessez-le-feu

Héros de la Grande Guerre devenu baroudeur en Afrique, Georges est poursuivi par les fantômes des tranchées. De retour en France, il s'y confronte en retrouvant sa mère, éplorée, et son frère Marcel, qui ne dit plus un mot depuis l'armistice.

Le premier film d'Emmanuel

l'horreur et ceux qui y parviennent un peu trop bien. Dans un récit sans grande originalité, Grégory Gadebois, Romain Duris et Céline Sallette montent au front avec sincérité. - D. J.

Jonction 48

Kareem est arabe israélien. Sa survie ? Le rap. Nous sommes à Lod, à quelques kilomètres seulement de Tel-Aviv. Pauvreté, maisons éventrées, drogue, délinquance. Kareem et ses copains chaloupent entre la violence de la police israélienne et la brutalité de la tradition musulmane. Kareem aime Manar, qui chante avec lui. Menacés à la fois par les kippas et les barbus, ils rêvent d'un autre monde.

Dans son film, Udi Aloni montre la mère de Kareem, Palestinienne communiste devenue guérisseuse illuminée, soignant au nom d'Allah une adolescente juive orthodoxe. Et il nous dit que tout cela est plus hip-hop qu'il n'y paraît ! - S. Ch.

Taipei Story

Lente désintégration d'un couple qui se connaît depuis l'enfance, entre nostalgie et appel de l'Amérique, dans la capitale de Taïwan, en pleine mutation.

Resté inédit en France, ce film de 1985 d'Edward Yang (1947-

amours. Au cours d'une scène superbe, un personnage regrette la ville d'autrefois, tandis que les phares des voitures font resurgir de la nuit des bâtiments anciens... - D. F.

Les initiés

Drame de l'homosexualité cachée, sur fond de rituels d'initiation pratiqués par l'ethnie xhosa, en Afrique du Sud, en proie à l'exode rural.

Tourné caméra à l'épaule, ce film sobre et pudique de John Trengove a une valeur documentaire et approche avec autant de délicatesse que possible ce tabou absolu au milieu de rituels virils. Brutalité des rapports clandestins et crainte d'être découverts étouffent tragiquement les sentiments dans l'œuf. - D. F.

Les films qu'on peut voir à la rigueur

Pas comme des loups

En lisière de forêt, dans des squats, des sous-sols, des jumeaux vifs et rapides se filment avec leurs copains.

Dans ce moyen-métrage documentaire (59 minutes), le Nan-tais Vincent Pouplard fait le pari de donner la caméra à des jeunes sortis des marges, des « voyous » comme les aime à dire Jean-Claude Bé-

Gatsby

De F. Scott Fitzgerald pour vous

ASA sortie, en 1925, « Gatsby magnifique » fut loin de triompher, mais le mythe place. Le public attendait des livres de la Fitzgerald : des gens riches et le destin planant au-dessus sur fond de jazz swing... Des yachts voguant vers les îles en trouve dans ces récits décrits en 2005 à l'université de Princeton, Fitzgerald aborde aussi les sujets en ces années 30 : la drogue à les pots-de-vin dans le sport, la Sécession et des allusions à une dame ! - au sexe avant le mariage. L'écrivain magnifique est là. avec des fonds de tiroir frelatés pas réussi, mais rien n'est « b

Dans ces nouvelles écrites pour des raisons alimentaires (elles ne sont pas tées, et c'est dommage), la vie est telle sans fadeur (« Il aurait pu fuser tous deux un peu brisé et eussent davantage besoin de l'un à l'autre »). Les personnages qués sans méchanceté (« Alex [était] un adulte sûr de lui et animé par une volonté personnelle de commettre ses propres erreurs formules partent en feu d'artifice réussit à entrer à Yale, un peu à d'un poisson à l'agonie qui boit du bateau »).

D'outre

Hemingway, Hammett, dernière de Gérard Guégan (Gallimard)

POUR les fous de littérature made in USA les appeler par leurs surnoms, « Papa » et « Dash », demeure un signe de reconnaissance. Papa c'est Ernest Hemingway, et Dash, Dashiell Hammett.

Lorsque Gérard Guégan décide de raconter leur rencontre contre imaginaire, un jeu de la fin des années 50, ses héros sont fatigués. Papa ne hante plus les champs de bataille, mais les arènes de corrida. Il aime toujours autant les maquereaux au vir blanc du Capitaine Cook. Mais son corps le trahit de plus en plus, et les femmes

Glory [Slava]

de Kristina Grozeva et Petar Valchanov

Après le réussi *The Lesson* (2015), les cinéastes bulgares Kristina Grozeva et Pater Valchanov reviennent en force avec une nouvelle parabole à l'ironie mordante, qui prend des allures de manifeste anticorruption. Une œuvre courageuse.



★★★ Dans *The Lesson*, leur premier long métrage, les cinéastes bulgares Kristina Grozeva et Petar Valchanov exploraient déjà, par le biais d'une parabole, la corruption de l'âme humaine et de la société contemporaine. L'actrice Margita Gosheva faisait face à plusieurs cas de conscience pour obtenir de l'argent et sortir du marasme financier dans lequel son mari avait mis leur famille. Avec *Glory*, au titre terriblement sarcastique tant il est question de déchéance morale, ils vont encore plus loin et abordent un terrain on ne peut plus propice pour poursuivre leur travail : le domaine politique. La formidable comédienne Margita Gosheva est de retour dans le rôle d'une fonctionnaire du ministère des transports. Elle incarne à la perfection toute sa complexité, entre douceur apparente et violence inouïe en coulisses. Face à elle, Stefan Denolyubov, le mafieux de *The Lesson*, joue le rôle du cantonnier. Un personnage incapable de s'exprimer en public et qui incarne la puissance et le poids du non-dit contre lequel l'honnêteté et la droiture ne peuvent rien. Faire taire un bègue : voilà résumée toute la dureté de l'ironie de *Glory*. Atlas d'or au festival d'Arras 2016, le film déroule son propos - que d'aucuns pourront trouver démonstratif - en donnant la voix à deux acteurs brillants, le tout accompagné d'une mise en scène dépouillée et une photographie qui donne sa place aux jeux de lumière, comme pour suggérer la duplicité des protagonistes. Les faux-semblants sont légion dans la Bulgarie d'aujourd'hui, et *Glory* prend à cet égard des allures de manifeste anticorruption. Un tour bienvenu. **_A.D.**

DRAME

Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Margita Gosheva (Julia Staykova), Stefan Denolyubov (Tzanko Petrov), Kitodar Todorov (Valeri), Milko Lazarov (Kiril Kolev), Ivan Savov (Kanchev), Hristofor Nedkov (Porter), Mira Iskarova (Galya), Tanya Shahova (Pepa), Decho Taralezhkov (Kراسي), Stanislav Ganchev (Misho), Ana Bratoeva (Ani), Nikolay Todorov (le jeune inspecteur), Dimitar Sardzhev (le caméraman), Nikola Dodov (le voleur d'essence), le docteur Georgi Stamenov (lui-même), Nadejda Bratoeva.

Scénario : Kristina Grozeva, Petar Valchanov et Decho Taralezhkov
Images : Krum Rodriguez **Montage** : Petar Valchanov **1^{er} assistant réal.** : Kamen Kolarov **Son** : Ivan Andreev **Décor** : Vanina Geleva
Costumes : Kristina Tomova **Maquillage** : Bistra Kechidjieva Kuncheva **Production** : Abraxas Film **Coproduction** : Aporia Filmworks, Graal Films, Red Carpet et Screening Emotions
Producteurs : Kristina Grozeva, Petar Valchanov, Konstantina Stavrianou et Irini Vougioukalou **Dir. de production** : Poli Angelova
Distributeur : Urban Distribution.

101 minutes. Bulgarie - Grèce, 2016

Sortie France : 19 avril 2017

◆ RÉSUMÉ

À la télévision, le journaliste Kiril Kolev dénonce un trafic de carburant et met en cause le ministère des transports. Cantonnier atteint de bégaiement, Tzanko Petrov vérifie sa montre puis va inspecter les voies ferrées, où des collègues siphonnent des wagons. Trouvant un sac rempli de billets de banque, il les ramène à la police. Informée, Julia Staykova, directrice des relations publiques au ministère, et qui tente de devenir mère par PMA, organise une conférence pour honorer l'honnêteté de Tzanko, espérant faire oublier le scandale du fuel...

SUITE... Durant la conférence, Julia subtilise la montre de Tzanko (un modèle de la marque Glory), le ministre Kanchev devant lui en offrir une. Elle oublie de la lui restituer après le cocktail. Dès lors, Tzanko la harcèle pour la récupérer, car elle lui vient de son père. Elle reste introuvable. Troublée par son désir de maternité et par le scandale du fuel, Julia la substitue par une semblable. Tzanko s'en aperçoit, la refuse, et se rapproche de Kiril, qui lui a laissé sa carte lors du cocktail. Kiril monte une interview et fait dire à Tzanko ce qu'il sait du trafic de fuel. Pour décrédibiliser Tzanko, Julia fait en sorte que Tzanko se rétracte. Alors que Julia se fait greffer un embryon avec succès, Tzanko est tabassé par les collègues qu'il a incriminés. Retrouvant la montre dans sa voiture, Julia la rapporte à Tzanko, défiguré. Rageur, il saisit la lourde clé avec laquelle il travaille et la frappe à mort.

Visa d'exploitation : 146422. Format : 1,85 - Couleur - Son : Dolby SRD.



FILMS

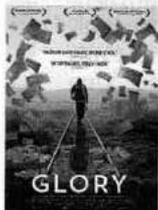
GLORY



de Kristina Grozeva
et Petar Valchanov
Urban (1h41)
Sortie le 19 avril

Deux ans après *The Lesson*, le duo Kristina Grozeva-Petar Valchanov poursuit son auscultation de la société bulgare, où la morale individuelle se heurte à la corruption générale, mais avec cette fois-ci une bonne dose d'humour absurde. La cinquantaine, Tsanko, cantonnier atteint d'un bégaiement sévère, trouve par hasard un tas de billets de banque sur la voie ferrée. Pas de faux suspense : intègre, l'ouvrier restitue l'argent à l'État. Au cours de la cérémonie organisée en son honneur par le ministère des Transports, le héros national doit enlever sa montre – une Glory, que son père lui avait offerte – afin d'en recevoir une flambant neuve en signe de reconnaissance. Hélas, la relique familiale disparaît dans l'effervescence générale. Inadapté aux discours de circonstance et aux lumières artificielles, Tsanko se transforme en malaise ambulante, inoculant aux scènes de groupe filmées en plans larges de savoureuses dissonances. Surprenante, la fin du film nous rappelle pourtant à l'évidence, dévoilant derrière une brume légère les contours d'une tragédie manifeste : celle d'un homme souffrant broyé par un système malade. ● OLIVIER MARLAS

ce que je dois faire », s'écrie Giulia, l'héroïne de 18 ans. Dans sa famille, on est tous témoins de Jéhovah. On prie, on ne « fornique » pas avant le mariage, on ne fréquente que ses semblables et on va par les rues tenter de convertir les mécréants. Est-ce cela, la vie? Libero, un séduisant voyou, fait voler en éclats les incertitudes de Giulia. Libero signifie « libre ». Tout un symbole pour celle qui désire devenir une femme indépendante, délivrée du carcan encombrant de sa religion. Les intentions du réalisateur se précisent, sans éclat, sans passion. Finalement, l'emprise d'une foi imposée est bien plus intéressante que la révolution intime de la jeune fille. Elle est trop atone pour convaincre vraiment. **S. B.**



GLORY

DE KRISTINA GROZEVA ET PETAR VALCHANOV. AVEC STEFAN DENOLYBOV, MARGITA GOSHEVA... 1H41. ♥♥♥♥ Il faut être étourdi pour remettre aux autorités bulgares un tas de fric trouvé sur une voie ferrée. Surtout quand on est fauché. Mais le cantonnier Tsanko est un honnête homme. Une aubaine pour la chef de la communication du ministre des Transports, mouillée dans une sale affaire. Elle organise illico presto remise de prix et discours au cheminot, assurés par le politique véreux. Les médias se délectent, tout baigne. Excepté pour Tsanko, qui voudrait récupérer sa montre, escamotée lors de la cérémonie. Mission impossible. Absurdité à tous les étages sur fond de corruption et de manipulation. L'intégrité est une valeur obsolète que les metteurs en

L'ACTEUR À NE PAS RATER



Eblouissant Matthew McConaughey, parfait en héritier d'une société minière.

P. BROWN/BBP GOLD, LLC

McConaughey a la fièvre de l'or

Matthew McConaughey est le Robert De Niro des années 2000. Un caméléon, méconnaissable d'un rôle à l'autre, cramé par ses personnages. Il serait fichu de jouer Sammy Davis Jr si un hurluberlu le lui proposait. Dans *Gold*, il est Kenny, héritier d'une société minière déglinguée par la récession des années 1980. Bide en avant, calvitie en embuscade, c'est un petit gars du Nevada mal dégrossi, hanté par un rêve : trouver de l'or. En Indonésie. Là où un mystérieux géologue du nom d'Acosta va lui dégoter la plus grande mine du monde. De déceptions en triomphes, des traîtrises de Wall Street aux feintes politiques,

le réalisateur Stephen Gaghan (*Syriana*) entraîne son anti-héros dans un grand huit galvanisant entre le clinquant de New York et les moiteurs indonésiennes. Gaghan n'a peut-être pas le talent matois et spectaculaire d'un Scorsese, mais il sait tirer parti de son meilleur atout. McConaughey est tout à la fois. Un raté, un illuminé, un gogo, un champion, un cul-terreux et un amateur, les mains tendues vers son inaccessible étoile. Il est fascinant. Et tant pis pour ses co-stars. **S. B.**

GOLD
DE STEPHEN GAGHAN. AVEC MATTHEW MCCONAUGHEY, EDGAR RAMIREZ, BRYCE DALLAS HOWARD... 1H58. ♥♥♥♥

scène pointent avec un humour noir et cuisant. L'humilité du bégayant Tsanko en est le cœur battant. Nul besoin d'esbroufe, tout est là. La dignité bafouée, la probité moquée. Dommage que la fin soit expédiée à la va vite, toute finesse oubliée. Le charme est brisé. **S. B.**

WEDDING DOLL

DE NITZAN GILADY. AVEC MORAN ROSENBLATT, ASSI LEVI... 1H22. ♥♥♥♥ Passer du documentaire à la fiction rend les choses plus simples. Pour Nitzan Gilady, le regard plein de tendresse est déjà

affûté, l'amour des petites vies et des grands espaces lui est naturel. Avec *Wedding Doll*, il pose sa caméra dans le sourire magnifique d'une ravissante jeune fille restée en enfance. Les gosses la surnomment « la Cinglée », elle n'est qu'émerveillements perpétuels. Obsédée par le mariage, elle façonne des poupées aux voiles blancs, quand elle ne travaille pas dans une fabrique de papier, seul endroit où sa mère ose la laisser. Le scénario flotte au vent, impalpable, imprécis. Des amours éphémères le déchirent. Les citadelles de pierre

du Néguev crèvent le ciel de leurs ocres, enchanteresses et cafardeuses. La ville israélienne où se situe l'action du film n'est qu'une entaille dans le désert, aussi isolée que la délicieuse Hagit aux songes immaculés. Le réalisateur sait capturer leurs beautés. Et leurs solitudes. **S. B.**





GLORY ★★★

IMPOSSIBLE de ne pas penser aux Roumains Mungiu, Puiu ou Porumboiu dès l'entame de cette fable cruelle sur la bureaucratie cauchemardesque bulgare : un cantonnier est embarqué dans une spirale infernale après avoir rapporté de l'argent trouvé sur son lieu de travail. S'en suit un embrouillamini tragique autour d'un homme célèbre qui se sert de lui avant de le renvoyer

à son sort. Ce cantonnier va alors se battre pour récupérer sa montre de famille, qui faisait trop plouc sur le cliché. Ici, les situations absurdes dépeignent avec mordant les ravages du rouleau compresseur médiatico-politique, loin de se limiter aux seules frontières bulgares. ■ **T.C.**

De K. Grozeva et P. Valchanov
• Avec M. Gosheva • 1 h 41 • 19 avril

